

Québec français



La littérature à l'école un point de vue d'auteur

Henriette Major

Number 45, March 1982

Enseigner la littérature

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, H. (1982). La littérature à l'école : un point de vue d'auteur. *Québec français*, (45), 56–57.

La littérature à l'école

un point de vue d'auteur

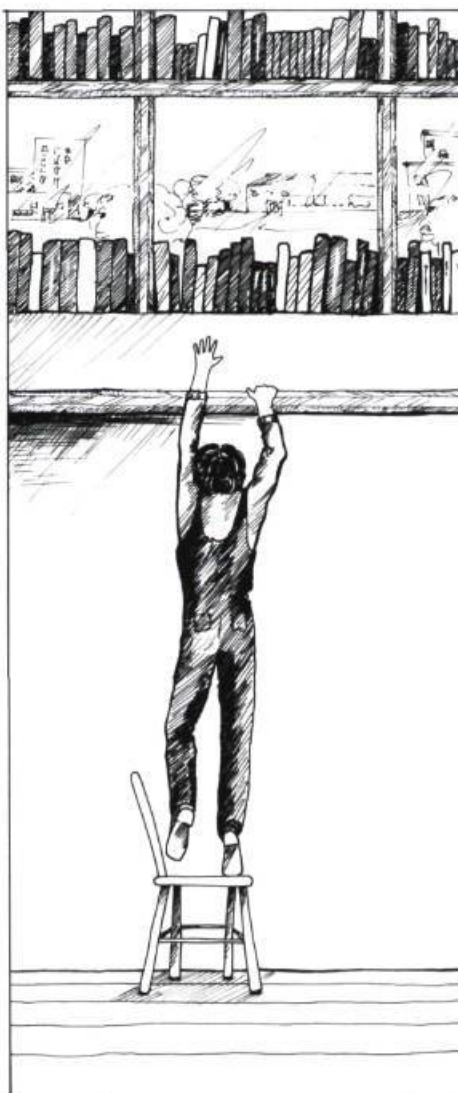
La littérature est un ensemble ouvert de textes jugés culturellement significatifs par la collectivité ou des groupes de cette collectivité. (Vital Gadbois)

Les enseignants, groupe influent de la collectivité, se voient confier la tâche de choisir des œuvres dites littéraires auxquelles ils jugent que leurs élèves devraient être exposés durant leur séjour à l'école. Comment choisir ces œuvres? Mon approche de cette question sera à la fois celle d'un auteur, d'une consommatrice enrégée de livres et d'une animatrice, rôle que j'ai souvent eu à jouer en milieu scolaire.

La littérature, j'en consomme, j'en produis et j'en vis. Mes premiers souvenirs scolaires sont des souvenirs émerveillés, une impression d'avoir trouvé les clés d'un monde nouveau et immense. Depuis mes premières tentatives de décodage, la lecture n'a cessé d'être pour moi la porte conduisant au jardin d'Alice au pays des merveilles. L'acte d'écrire s'est situé dans cette conception du monde enchanté de l'écrit; écrivant, je participais à la magie des livres, devenant à mon tour magicienne, guidant d'autres initiés vers de nouveaux sentiers de l'imaginaire, du merveilleux réel.

Pour beaucoup d'enfants, hélas! ce monde du livre se présente sous des dehors rébarbatifs: il semble que, si les premiers contacts sont ratés, on ait beaucoup de difficultés par la suite à

par henriette major



forcer les murs du royaume. Comme dans l'histoire d'Alice, l'entrée est trop étroite, ou la clé est trop haut placée, ou encore l'enfant n'a jamais la taille qu'il faut au bon moment pour franchir la porte. Il me semble que l'école est un lieu privilégié pour agrandir cette porte et mettre cette clé à la portée du plus grand nombre d'enfants possible. En tant qu'écrivain, j'ai souvent visité des groupes d'enfants dans ce milieu captif. J'ai toujours été réconfortée de constater l'appétit des enfants pour les histoires, «vraies» ou «pas vraies», ce qui m'a encouragée à continuer d'en écrire. Mais entre l'enchantement où les plonge l'histoire racontée et l'effort de décoder l'écrit, beaucoup d'enfants décrochent. Ce n'est pas la littérature qui les rebute, c'est l'écrit. Il y a, à cette situation, plusieurs raisons que de savants pédagogues ont analysées.

Pour ma part, j'ai souvent déploré que l'accès au monde littéraire ait le plus souvent été donné aux jeunes enfants par le biais de textes qui, parce que trop simplifiés, en devenaient insignifiants. On a trop souvent pris le public scolaire dans son ensemble pour un public peu articulé, auquel il fallait mâcher les notions les plus élémentaires jusqu'à les rendre fades et sans consistance. On a minimisé les défis: or, sans défi, pas d'intérêt.

En tant qu'auteur, je me suis toujours adressée aux enfants comme à des personnes, à des interlocuteurs valables. Je ne crois pas qu'il faille condescendre quand on s'adresse à des jeunes. Il s'agit simplement de se placer à un certain point de vue qui est le leur. Ce point de vue est aussi valable que celui de l'adulte. Mieux, je crois pour ma part qu'il

s'agit d'un point de vue privilégié : d'une vision des choses neuve, originale, exempte de préjugés. À témoin, certains « mots d'enfants » qui manifestent une intégration du langage que peu d'adultes réussissent : « J'ai pris un "rallongis" », dit un enfant de six ans. « Je l'ai serré dans sa "serrette" », dit un autre. Ces adaptations spontanées de « raccourci » et de « cachette », bien peu d'adultes les auraient pensées, sinon osées...

Que présenter comme « littérature » aux enfants du primaire et du secondaire ? Ce genre de question montre bien le côté directif des programmes scolaires. Si on posait la question autrement : qu'est-ce qui intéresse les enfants du primaire et du secondaire ? Ou mieux : qu'est-ce qui intéresse tel ou tel enfant du primaire ou du secondaire ? Quand on est enfant, on ne s'intéresse pas à un livre parce que c'est un livre, mais bien à cause de ce qu'il véhicule, à cause du médium ou du message : parce que c'est une bande dessinée, ou parce que ça parle d'animaux, ou parce que les images sont attrayantes, ou parce que c'est une histoire de science-fiction.

Je ne crois pas pour ma part aux listes d'ouvrages destinés aux enfants de tel ou tel âge avec un savant dosage de « classiques » et d'œuvres contemporaines : tout est question de milieu, de goûts et de circonstances. On approche les livres comme le menu varié d'un bon restaurant ; selon son appétit, ses goûts, son éducation, on choisira un menu lourd ou léger, un hors-d'œuvre ou un plat de résistance.

L'initiation au livre, « objet qui parle »¹, devrait se faire très jeune ; dans un milieu comme le nôtre, le livre fait partie de l'univers d'un jeune enfant au même titre que le hochet, l'ours en peluche et l'écran de télévision. Mais c'est à l'école, refuge privilégié du signe imprimé, que l'enfant apprendra à cohabiter quotidiennement avec diverses catégories de livres, et à les intégrer ou non à sa vie. Le rôle de l'école, ou plutôt de l'enseignant, prend alors toute sa dimension, car c'est au maître de proposer le menu. Mais quel menu ? Fiction ? Documentaire ? Sans aller jusqu'à confondre le réel et l'imaginaire, disons qu'un enfant apprend énormément de choses en lisant un récit fictif et qu'un documentaire bien fait lui semblera aussi merveilleux qu'un conte de fées.

La rencontre de l'enfant et de la littérature doit être une histoire d'amour ; on n'impose pas l'objet de l'amour : on le découvre, il nous éblouit, puis on se l'approprie. La littérature, c'est fait pour être goûté, pas pour être décortiqué. Personnellement, **rien ne me gâche une œuvre littéraire comme une analyse**, et je ne crois pas être la seule personne à réagir de cette façon. L'analyse littéraire

c'est un travail de spécialiste, et tout le monde ne peut partager ce genre d'intérêt.

À défaut de critères précis pour choisir des œuvres littéraires, je voudrais donner en vrac quelques idées inspirées non pas par de savantes recherches, mais par l'expérience et l'amour de la littérature. Il ne s'agit pas à proprement parler de critères, mais plutôt de stratégies qu'un enseignant friand de la littérature peut utiliser pour que cet intérêt devienne contagieux.

— Une vérité de Lapalisse : pour faire aimer la littérature, il faut d'abord l'aimer soi-même, et pour cela se donner l'occasion de la connaître et de l'apprécier. Il existe des enseignants du primaire qui n'ont jamais lu les livres qu'ils proposent à leurs élèves. Ils considèrent comme au-dessous de leur dignité de lire des livres faits pour les enfants. D'ailleurs, je me suis déjà fait dire qu'étant un auteur pour les jeunes, je n'étais pas un vrai auteur... Avec une attitude semblable, comment est-il possible de proposer des œuvres littéraires aux enfants ?

— Pour en arriver à aimer les livres, il faut d'abord y être exposé : les bibliothèques scolaires ou publiques ainsi que les librairies sont des endroits où les jeunes devraient avoir accès le plus souvent possible. Les bibliothécaires et les libraires sont des personnes à consulter pour prendre le pouls d'un milieu donné en matière de goûts littéraires.

— Avant de parler de goûts littéraires, on pourrait parler de goûts, d'options personnelles. Un jeune aime-t-il le sport ? Proposons-lui des livres sur le sport. Aime-t-elle la danse ? Il existe des ouvrages sur ce sujet. Ne jure-t-il que par la bande dessinée ? Et pourquoi pas ? C'est une forme de lecture très valable.

— Pour qu'un livre soit jugé comme signifiant, il faut que le lecteur s'y reconnaisse. D'où la nécessité de ne pas imposer les mêmes œuvres à tout un groupe.

— Laisser libre cours à la contestation, même à celle des monstres sacrés.

— Se laisser aller à décrire les délices qu'on ressent soi-même à la lecture de certaines œuvres.

— Ouvrir la discussion, la conversation amicale autour d'un livre tout en évitant l'analyse desséchante.

— Pour mettre les futurs lecteurs en appétit : avec les plus jeunes, raconter des histoires (il y a un art de raconter). Avec les plus âgés, profiter de l'actualité, des modes, des vedettes pour les mettre sur des pistes de lectures.

— Vanter la littérature comme moyen d'évasion. C'est un de ses rôles les plus sains.

— Tenir compte des valeurs des milieux dits défavorisés, qui peuvent être différentes de celles des milieux bourgeois, mais tout aussi valables.

Nous ne sommes pas dans une société orale ; non seulement la littérature a-t-elle sa place à l'école, je dirais qu'elle est la raison d'être de l'école. Il est donc normal qu'on sorte de l'école avec en poche la clé du pays des merveilles ; cette clé, les auteurs l'ont forgée : c'est aux enseignants de la rendre disponible à tous les jeunes qui voudront bien s'en servir.

¹ Pierre Gamarra, *La lecture, pourquoi faire ?* Paris, Casterman, coll. Orientations, 1974, 150 pages.

DES REVUES SŒURS

DES NUMÉROS SUR LA LITTÉRATURE

Le dernier numéro de la revue *Pratiques* (décembre 1981) est entièrement consacré à « La littérature et ses institutions ». J.-P. Goldenstein, Jacques Dubois, Françoise Doumazane, Didier Dupont, J.-M. Rosier et Yves Reuter (coordonnateur du numéro) analysent le fonctionnement de l'institution littéraire, la place des livres et le statut des auteurs, les rapports auteurs-éditeurs, la diffusion et la publicité littéraire. En plus d'une réflexion très articulée, le lecteur y trouvera une foule d'informations, comme les directives données par la maison Harlequin à ses auteurs, un exemple de contrat d'édition, des pistes d'analyse de l'objet livre, etc. Pour se procurer ce numéro, on peut s'adresser à J.-C. Gagnon, Faculté des Sciences de l'Éducation, Université Laval (G1K 7P4).

Le français aujourd'hui, publié par l'Association française des enseignants de français, a consacré son numéro de juin 1981 au thème « Ces textes qu'on appelle littéraires ».

Après une présentation de M. Mougnot et R. Ricatte, les rédacteurs de ce dossier recensent l'idée répandre selon laquelle « les élèves ne lisent plus » ; une seconde partie questionne les rapports forme et sens. Dans une troisième partie qui réanalyse le débat « textes complets - morceaux choisis », les auteurs maintiennent la position déjà bien établie depuis une dizaine d'années selon laquelle les morceaux choisis ne peuvent en aucun cas remplacer la lecture des œuvres complètes et souhaitent, à tout le moins, un équilibre entre la lecture de celles-ci et l'étude de textes isolés.

Deux autres sections abordent la question des stratégies pédagogiques (travailler l'œuvre après la lecture ou la travailler en la lisant) et la progression qu'il y aurait lieu d'établir dans les textes proposés aux étudiants.

De courts témoignages d'enseignants parsèment l'ensemble du numéro.

Pour s'abonner, écrire à B.P. 32, 92310 Sèvres, France.